Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 31

Artikel: Vous qui en usez, lisez
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195060

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

suasion que M. Schenk a eu, ce jour là, plus de plaisir que s'il avait reçu l'ambassadeur persan. A. R.

Les Allemands en Amérique. — Un ingénieur suisse de Zurich, M. Stœcklin, a consacré à l'émigration allemande en Amérique une monographie des plus intéressantes et aussi des plus instructives, à laquelle nous empruntons ce qui suit :

Une fois établis en Amérique, dit-il, les colons allemands ne restent plus Allemands de nation. Ils deviennent Américains en peu de temps. La nature particulière de leur caractère, la vie facile qu'ils trouvent à l'étranger les amènent à accepter plus facilement que d'autres peuples une nationalité étrangère. La langue allemande continue à servir aux parents. Les enfants naissent Américains et, après une ou deux générations au plus, les descendants d'Allemands ne savent même plus parler la langue de leurs pères.

Dans l'Etat de New-York on compte près de 170,000 sujets de l'Empire allemand, en dehors des 50,000 autres environ qui habitent le faubourg de Brooklin.

A Chicago, sur le million d'habitants de cette ville, 200,000 sont Allemands d'origine ou nés en Allemagne. Ils occupent une place considérable dans le commerce, l'industrie et la banque.

Les grandes brasseries sont presque toutes entre leurs mains. Il en est de même des pharmacies et des maisons de denrées coloniales. Ils ont six journaux, dont deux grands quotidiens, un théâtre, deux églises, de nombreuses sociétés de chant et de gymnastique.

A Saint-Louis, sur 600,000 habitants que possède cette ville, avec les localités voisines, on compte environ 120,000 Allemands, dont 50,000 sont nés en Allemagne. La langue allemande s'enseigne dans toutes les écoles publiques.

Mais la plus allemande de toutes les villes américaines est celle de Milwaukee, sur le lac Michigan. Sur une population de 150,000 habitants on compte 100,000 Allemands, dont un tiers est né en Allemagne.

Ces chiffres, que nous empruntons, comme exemple, à l'ouvrage de M. Stœcklin, ne sont qu'approximatifs. En réalité, il n'est pas facile de déterminer exactement le nombre des Allemands établis aux Etats-Unis. En effet, la statistique officielle ne tient compte que des Allemands nés en Allemagne.

Il est d'autant plus difficile de reconnaître les citoyens américains d'origine allemande que la plupart d'entre eux semblent avoir eu honte de leur origine et ont anglicisé leurs noms. Les Zimmermann sant devenus des Carpenter, les Braun des Brown, les Lowenstein des Livingstone, etc...

Mais d'après l'Allemand Posche, qui a travaillé pendant vingt ans au bureau de statistique de Washington, le nombre des Allemands aux Etats-Unis, en 1885, pouvait être estimé à plus de huit millions. Pendant ces dix dernières années, il n'a évidemment fait qu'accroître et... embellir. (*Petit Parisien*).

Le panier d'œufs.

Les *Annales politiques et littéraires*, nous content cette jolie anecdote :

Nous sommes aux Halles, de Paris, vers 1802. Il est 5 heures du matin ; un luron de trogne joyeuse sort d'un cabaret en renom avec deux amis. Tous trois ont passé la nuit à fêter la dive bouteille, — ainsi qu'on disait alors, — ils n'ont plus qu'une vague notion de l'équilibre, et notre homme qui titube et fait sauter son tricorne d'une oreille à l'autre, va choir au milieu d'un panier d'œufs frais, toute la fortune d'une pauvre vieille qui geint et pleure sur les ruines de cette omelette imprévue qui, pour elle, représente la misère !

Notre ivrogne a bon cœur, il fouille vite à sa poche... elle est vide... vides aussi les poches de ses compagnons... que faire ?

Et voilà soudain que de tous côté arrivent les dames de la Halle, les marchands, les porteurs, les forts, attirés par les lamentations de la vieille.

L'homme est dévisagé, reconnu, son nom court de bouche en bouche ; on se le redit à l'oreille : c'est Désaugiers !... le chansonnier Désaugiers !...

— Demandons-lui une chanson, il ne la refusera pas à ses amis des Halles !

— Monsieur Désaugiers, dit une jolie fille, chantez-nous *Paris à cinq heures du matin.*

— Oui ! oui ! *Paris à cinq heures du matin*, crie toute la foule.

— Parbleu ! c'est une idée, pense Désaugiers, le meilleur des hommes, qui, d'un œil attendri, considère la pauvre vieille en larmes.

— Soit, je vais chanter, dit-il ; mais ensuite je ferai la quête.

— Bravo ! bravo ! vive Désaugiers !

On le hisse à grand'peine sur un tonneau, et de sa voix chevrotante, mais fine et timbrée, il chante le refrain populaire :

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier carotte,
Navets et choux fleurs.
A sa voix frêle,
Soudain se mêle,
Strident et grêle,
Le noir ramoneur.

Puis le tricorne promené dans la foule se remplit de sous et aussi de pièces blanches ; les œufs cassés sont royalement payés ; la vieille continue à pleurer, mais c'est de joie. La jolie fille embrasse Désaugiers, qui, porté en triomphe par les forts de la Halle, connaît, pour une heure, les jouissances de la popularité.

Vous qui en usez, lisez.

Il se poursuit, depuis quelques semaines déjà, à l'Académie de Médecine de Paris, une discussion des plus importantes à propos de l'alcool et de l'alcoolisme, grâce à l'initiative de MM. Bergeron et Laborde. Le *XIXme Siècle* en donne un intéressant compte-rendu, auquel nous empruntons les passages suivants :

Dieu seul connaît quels lamentables liquides les fabricants de boissons font avaler à leurs clients !

Depuis belle lurette, personne désormais n'en ignore, le pur alcool de vin, de tous le moins dangereux, a cessé d'alimenter la consommation, et partout, en son absence, l'on fait usage d'alcols impurs d'industrie, obtenus par la fermentation et la distillation des éléments les plus variés (marcs de pommes, grains de diverses sortes, pommes de terre, etc., etc.) Or, ces produits, tous sans exception, doivent leurs parfums spéciaux à des essences particulières, telles que le *furfurol* ou *aldéhide pyromucique*, qui sont de véritables substances toxiques des plus redoutables.

Le furfurol ne suffisant pas à empoisonner les gens, l'on a imaginé mieux et, sous le prétexte de donner un goût agréable à des alcools de dernière catégorie, des chimistes ingénieux ont composé de toutes pièces un parfum spécial, dit *bouquet de cognac*, à l'aide duquel on transforme les pires eaux-de-vie en fine-champagne première marque.

« Le *bouquet de cognac*, nous apprennent les docteurs P. Serieux et F. Mathieu, dans un excellent petit volume, *l'Alcool* (*Bibliothèque utile*, chez l'éditeur Félix Alcan), qu'ils viennent de publier, est un produit absolument artificiel, obtenu, d'après M. Girard, en attaquant un mélange d'huile de ricin, d'huile de coco et autres matières grasses par l'acide nitrique. Après une injection sous-cutanée de *un centigramme* de cette essence, *un chien de terre-neuve meurt en onze minutes.* »

Que si, à présent, laissant de côté les eaux-de-vie plus ou moins frelatées, nous passons à l'examen des boissons connues plus spécialement sous la désignation « d'apéritifs », telles que le vermouth l'amer, le bitter, l'absinthe, etc., nous relevons des faits plus lamentables encore.

Ici, en effet, les produits toxiques abondent, et tous sont plus actifs et plus redoutables les uns que les autres.

C'est l'essence d'absinthe à qui la *fée verte* doit ses propriétés essentielles et dont un seul gramme, injecté dans les veines d'un cheval, ainsi que l'a constaté M. le docteur Magnan, détermine chez cet animal une attaque convulsive formidable d'épilepsie.

Et l'absinthe n'est point le seul breuvage à posséder de semblables propriétés, c'est-à-dire à renfermer d'analogues poisons

Dans le bitter, dans l'amer, dans le vermouth, liqueurs en général considérées comme assez innocentes, l'on trouve de l'aldéhyde salycilique, — produit résultant de la réaction du bichromate de potasse, additionné de huit fois son poids d'eau, sur un mélange d'acide sulfurique et d'eau, — dont l'action sur l'organisme se traduit par des crises épileptiformes très voisines de celles provoquées par l'essence d'absinthe ; du salicilate de méthyle — que l'on obtient artificiellement en soumettant à la distillation un mélange de deux parties d'acide salycilique cristallisé, de deux parties d'acide méthylique

pur et d'une partie d'acide sulfurique à 66° — et dont les propriétés physiologiques sont également convulsivantes.

En de semblables conditions, on ne saurait donc s'étonner de voir l'usage prolongé de l'alcool, ainsi que le notent MM. Serieux et Mathieu, amener à peu près indistinctement chez tous les buveurs la perversion du goût, qui est émoussé, des dilatations de l'estomac (buveurs de bière, de cidre, de vin), ou au contraire (buveurs d'eau-de-vie) un recroquevillement de cet organe qui devient en tous cas incapable d'élaborer les sucs nécessaires à la digestion, des ulcérations des voies digestives, des dyspepsies tenaces, voire indirectement, ainsi que le démontrait tout dernièrement encore le docteur Emile Boix, dans son remarquable mémoire sur le *Foie des dyspeptiques* (chez Asselin et Houzeau), bon nombre de cirrhoses ou dégénérescences graisseuses du foie, qui, en raison justement de leur origine, ont reçu le nom de *cirrhoses alcooliques*.

La soupa dâi fénésons.

Lè tsaropès, qu'âmont lo tsaud dâo lhi et que lâi sè pliésont, lo matin, tantquiè que lo sélâo aussè marquâ on quart dè dzornâ, sariont dâi galés lulus s'on lè mettâi à la faulx tandi lè fénésons et qu'on lè fassè châotâ frou à trâi z'hâorès dâo matin po traci, lo fâotsi su l'épaula, mettrè bas on tsamp d'esparcette, âo raza on prâ dè fénasse et dè pâi dè tsin, iô faut molâ à tot momeint po bailli on pou dè mordeint à la faulx. Et pi n'est pas tot què dè scyì! s'on laissè ài fennès lo soin dè dézandanâ et dè ratélâ, ye faut, on iadzo que la rozâ est bas, détsirenâ, eintsapliâ, amœllâ, appliyi, tserdzi et détserdzi. Quand fâ bio, va bin; mâ lè dzo ont on rudo bet, kâ n'est pas râ dè reveni à l'hotô avoué on berrot dè fein contrè lè n'hâorès dè la né, que ma fâi on est dâi iadzo rudo mafi. Assebin, po lâi poâi teni, faut avâi dè quiet se rappoyi lè coûtès et faut pas étrè ébâyi s'on fâ tant dè clliâo repés, kâ on est bin d'obedzi: la soupa lo matin; lè n'hâorès; lo goutâ à midzo; lo mareindon à 4 hâorès et la soupa lo né, sein comptâ la barelietta que ne fâ qu'allâ et veni tot lo dzo, po rebailli dè l'acquouet et po dessâiti lè dierdiettès.

Et pi n'est pas lo tot d'avâi prâo butin po sè garni lo pétro, faut que cein séyè dâo bon, kâ on ne sè rappouyè pas lè tétets avoué dè la soupa crebliâïe âo bin on où dè jambon tot peliet.

Sami à la Gritte, qu'avâi on prâo grand trein, ne passâvè pas et ni sa fenna po attatsi lè tsins avoué dâi sâocessès, et lè z'ovrâi sè plieignont dè ne pas étrè prâo bin nourrâi. C'étâi surtot la soupa que ne lâo z'allâvè pas; ne lâi avâi pas prâo d'épais et cein ne lâo seimbliâvè què dè la gadrouille.

Onna né que l'aviont z'u 'na forta vouarba et que l'aviont reduit onna dizanna dè tsai dè fein, furont benése quand on lè criâ po soupâ, kâ l'étiont reindus et affautis. Assebin quand on apportâ la grossa terrina dè soupa, tsacon sè préparâ à lâi férè honneu; mâ quand cé que pre lo premi la potse, vollie brassâ et que viront qu'on arâi quasu pu la mettrè ein botolhie, ion dâi z'ovrâi, on farceu, qu'avâi einviâ dè férè botsi cé comerce, recoussè sè mandzès, montè tot drâi su lo banc, sè cratchè su lè mans et fâ état dè s'eimbriyi.

— Mâ que fâ-tou, Dâvi? lâi fâ Sami, lo patron. Es-tou fou?

— Eh bin, noutron maitrè, repond Dâvi, vu pliondzi po vairè se y'a oquiè âo fond de la terrine!....

Vo dussâ peinsâ se lè z'autro ont rizu dè cllia pararda. Sami et sa fenna ont coudi rirè assebin; mâ on bocon dzauno. L'ont comprâi l'afférè et du adon cein est mi z'allâ.

Couïenarda et pounechon.

L'autro dzo, pè la caserna dè Lozena, on sordâ dè pè Dzenèva, ion dè clliâo gaillâ que sè fotont dè tot et que ne font que dâi farcès et dâi couïenardès, vollie dessuvi on brâvo lutenieint vaudois, et sè mettre à bœilâ dein lo grand colidoo dè la caserna:

— Demi-tou, guéauche! arche!

Lo majo, qu'oût cein, et que recognâi la voix dâo gaillâ, soo dè sa tsambre et criè âo lulu:

— Deux fois vingt-quatre heures de salle de police au fusilier Bisquet pour avoir imité la voix de son lieutenant en gueulant comme un bourisque!

Lo quin étâi lo pe coupable dâi dou?

Un méli-mélo de clubistes

à la Frête de Sailles.

C'était dans la nuit du 20 au 21 juillet. Tout le monde était censé dormir d'un profond sommeil, malgré le vent qui soufflait avec rage et faisait claquer la toile des tentes comme les plis d'un drapeau battu par la tempête.

Ces tentes, dressées au milieu d'un pierrier fortement incliné, étaient pourvues de couvertures et d'une bonne couche de paille. Chacun y avait marqué, de bonne heure, sa place pour la nuit, en y disposant son sac en guise d'oreiller. A côté du sac, l'alpenstock, la gourde, les jumelles, le plaid etc.

Et quelques heures plus tard, tous s'étaient étendus sur la paille avec la persuasion d'y goûter un sommeil calme et réparateur. Mais l'agitation causée par la course, le vent qui les réveillait en sursaut, les fit bientôt se tourner et se retourner sur leur couche, gigoter, puis glisser en tas au bas de la tente.

Et chacun cherchant à se reformer un gîte convenable, en tirant à lui paille et couverture, il s'ensuivit, surtout dans la tente numéro 6, un mélange confus, un fouillis inextricable d'hommes, de sacs, de paille, de couvertures, de gourdes et de bâtons, que nous ne nous chargerions pas de décrire.

Ce fut au point qu'un Lausannois, après s'être dégagé de là, à grand'peine, vint demander aide et secours à la cabane, vers 1 heure du matin:

Pan! pan! pan!...

— Qui demande? fait le président.

— C'est Rouge.

—Q ue désirez-vous?

— Une lanterne, s'il vous plaît!

— Pourquoi?... avez-vous quelqu'un de malade?...

— Non, c'est seulement pour nous démêler.

. . . . . .

Vous entendez d'ici les rires, les allusions comiques, les plaisanteries et les calembours auxquels cet incident nocturne donna lieu.

L'aurore nous envoyait déjà ses premiers sourires, que les feux croisés des babillards donnaient encore.

Et l'on nous dit qu'il faut aller à la montagne pour bien dormir!

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XVI

— Mais, messieurs, fit tout à coup l'instituteur, procédons logiquement. Avant d'entrer dans la grande Halle industrielle, allons donner un coup d'œil aux expositions qui sont installées à l'entrée de la place, celle des beaux-arts, celle de la station laitière et celle du bétail.

Et nos visiteurs entrèrent d'abord aux beaux-arts, où leur mentor leur fit remarquer diverses toiles qui ne parurent guère les intéresser. La seule devant laquelle ils s'arrêtèrent avec plaisir fut *Le paysan*, de M. Eugène Burnand, représentant un campagnard, un sac vide sur l'épaule, et suivi de deux magnifique bœufs. Il revient à la ferme, après avoir labouré et semé son champ.

— Aloo, voilà au moins un tableau qui est naturel, dit Favey; ma foi, celui qui a fait ça sait rudement bien dessiner!... Mais regardez-voir comme l'homme ressemble à Samuel de la *Croix fédérale*; on jurerait que c'est lui.

— Oui, c'est une superbe peinture, une vraie idylle, ajoute le régent, tout y est bien compris, habilement traité. Voyez ces braves animaux, calmes, un peu abattus par la fatigue, mais satisfaits d'avoir accompli leur tâche. . Et comme ils suivent leur maître avec confiance!..

— Naturellement, ils le connaissent; les bêtes s'habituent si tellement bien avec nous, que c'est presque comme des gens.

— Et ce paysage, comme il est frais, ravissant!... Et ces campagnes fertiles, ces beaux ombrages!... Que de poésie!..